

A la Chaux-de-Fonds, le Musée des beaux-arts rend hommage à la géniale Doris Stauffer, artiste qui a délicieusement crucifié le patriarcat

SAMUEL SCHELLENBERG

Exposition ▶ «Je suis un chasse-neige», a affirmé Doris Stauffer (1943-2017) dans l'un de ses écrits, référence aux diverses voies congestionnées qu'elle a déblayées pour les autres femmes. Repris en titre de l'exposition que consacre le Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds à l'artiste, militante féministe, politicienne, enseignante, mère ou poétesse, l'analogie sous-entend aussi les différentes dimensions entrecroisées de cette personnalité hors du commun.

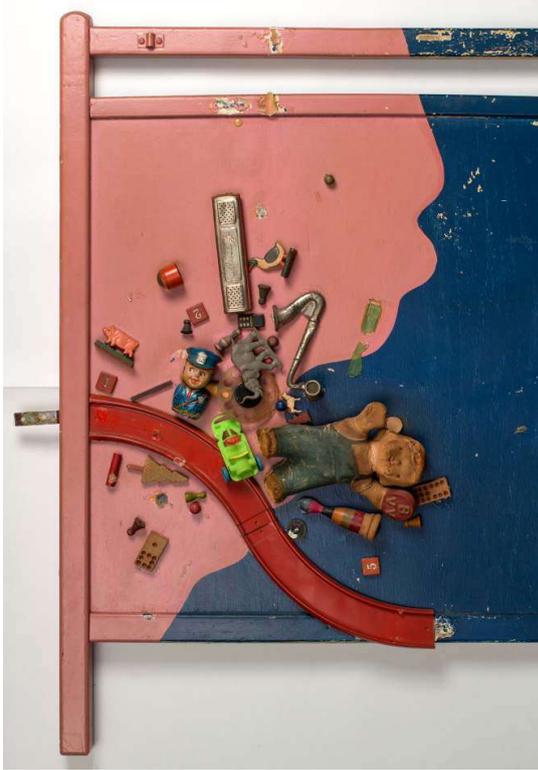
Un dialogue entre ses facettes que réalise également l'accrochage, dans l'une des salles du premier étage. «Nous avons structuré l'expo par le texte, en l'occurrence un par mur, avec extrait d'interview sur son expérience d'enseignante, discours politique, manifeste artistique et poème», explique David Lemaire, conservateur-directeur du musée, cocrateur du parcours avec Marie Gaitzsch, conservatrice-adjointe. Et pour «rendre hommage à la punkitude de Doris Stauffer», tous ces écrits ont été mis en espace par la graphiste Noémie Gygax, aussi l'auteur du design de plusieurs ouvrages mettant en lien art et lettres féministes.

1971, année importante

Née dans le village saint-gallois d'Amden, pas loin du Valenssec, Doris Stauffer a étudié la photographie à l'École d'arts appliqués de Zurich. Elle débute son travail artistique en 1956, axé essentiellement sur l'assemblage, et enseigne dans l'école qui l'a formée, avant d'en être licenciée – on lui reproche son engagement politique. Elle cofonde alors l'école Form und Farbe (F+F) avec son mari, Serge Stauffer, et deux collègues, alors qu'elle travaille aussi en journaliste freelance.

Nous sommes en 1971, qui est l'année de l'obtention du droit de vote des femmes en Suisse, un acquis tardif

LE BONHEUR DE LUTTER



Doris Stauffer et son assemblage *Des meeres und der liebe wellen* (1968).

AARGAUER KUNSTHAUS / PHOTO: TIMO ULLMANN

solidement soutenu par Doris Stauffer. Elle prolonge son engagement féministe à F+F, où elle donne des «Hexenkurse» – des «cours de sorcières» – et anime un «Atelier des femmes» pour encourager la prise de conscience de soi.

Deux enseignements auxquels le Musée des beaux-arts a fait écho le 15 juin, lendemain de la Grève féministe, avec une journée d'ateliers destinée aux artistes des deux côtés de la Sarine, explique David Lemaire. «L'une des intervenantes était une étudiante de Doris Stauffer avant de devenir la co-animatrice de ses cours de sorcières.» Ces ateliers se sont tenus dans l'exposition et l'ont en quelque sorte activée. Non sans honorer aussi le *modus operandi* participatif de Doris Stauffer, qui créait parfois à plusieurs mains, par exemple avec ses étudiants-es, dans une optique de «dédiarisation complète mettant en crise la notion d'autorialité».

La taille compte

Dans l'espace, de jolies chaussettes tricotées attirent l'attention par leur format sans talon: ce sont des *Chaussettes* (1975), à remettre aux hommes qui se sont illustrés dans la défense du patriarcat. Un texte précise que leur taille «n'est en rien proportionnelle aux caractéristiques physiques du récipiendaire, elle est exclusivement déterminée par sa contribution à l'oppression des femmes». L'un des chaussons est vraiment très grand.

A l'autre extrémité de l'espace, huit boîtes à judas forment un *Panoptique du patriarcat* (1975). Par des petites mises en scène, l'artiste évoque l'armée, l'église, le travail ou la famille, en terminant avec un bel étron posé sur le drapeau suisse. L'œuvre appartient à la collection de la Ville de Zurich et semble

une version féministe de l'installation *Etant donné* (1946-1966) de Marcel Duchamp, où l'on relègue une femme nue tenant une source de lumière, les jambes très écartées. Pour l'anecdote, Serge Stauffer, également artiste, a traduit Duchamp vers l'allemand.

Au mur, plusieurs assemblages de différentes matières, produit à la fin des années 1960, ne sont pas sans rappeler les *Tableaux pièges* de Daniel Spoerri, où l'artiste et ami des Stauffer fixait les restes d'un repas. Plutôt qu'influencées par Spoerri, ces œuvres commentent sa démarche, estime toutefois David Lemaire. Multipliant les références à l'environnement domestique, avec matériel de couture ou jouets d'enfants – le couple Doris-Serge en a eu trois –, «les pièces soulignent par contraste que les bistrotis sont des lieux de socialisation masculins, où les femmes ne vont pas».

«Doris Stauffer a mis en crise la notion d'autorialité» David Lemaire

Depuis l'ouverture de l'exposition mi-avril, l'accrochage a d'ores et déjà changé en ce qui concerne les œuvres sur papier en provenance des archives de la Bibliothèque nationale, pour des questions de conservation. Actuellement, plusieurs très beaux dessins ou collages rendent hommage à un trait aussi pluriel qu'engagé. Et c'est également par souci de préservation que le musée d'art d'Arar ne veut pas qu'on touche à une œuvre qu'il prête, *Tastsäcke* (1970), belle installation faite de sacs bleus suspendus qu'il faudrait palper pour en deviner le contenu. Ça a quels contours, le patriarcat?!

Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds, jusqu'au 24 août (également l'expo d'Agnes Thurnauer), infos: mbar.ch

AGNÈS THURNAUER: LE PRÉSENT, C'EST «MAINTENANT»

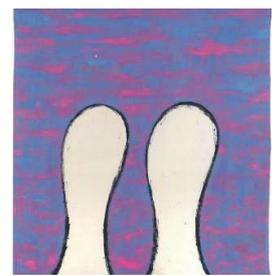
Connaissez-vous Francine Bacon, Jacqueline Lacan, Marcelle Duchamp ou Annie Warhol? Ces alter ego féministes d'artistes ou philosophes ont vu leurs noms mis à l'honneur d'une série de *tandis* en résine et peinture epoxy. L'un d'eux, *Emmanuelle Kant*, orne un mur du Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds, où la grande exposition «Ici Poèmes» rend hommage à Agnès Thurnauer, autrice de ces détournements féministes.

Née en 1962 à Paris, l'artiste «travaille par chantiers», ou grande série, «qu'elle ouvre sans jamais vraiment les terminer», explique David Lemaire. Devenue artiste sur le tard, après avoir étudié les arts décoratifs, elle imagine un corpus où «tout tourne autour de la peinture et du

langage, de la peinture *comme* langage, ou de la peinture *du* langage». Avec des idées sources comme celle de dire que l'art est contemporain du moment où on le regarde plutôt que de l'époque où il est réalisé, estime le conservateur-directeur. D'où ces «maintenants» présents dans les nuages de la série *Ciels*, des cieus «qui eux-mêmes renvoient à l'histoire de l'art pour laquelle l'artiste a une relation de *nerd*, comme beaucoup d'artistes autodidactes».

Prédelles est une autre série, avec ses mots séparés en diptyques, que le musée s'est amusé à aligner pour une phrase énonçant «sexe now not yet maybe here time not yet not yet now». Pour les peintures de *Big-Big & Bang-*

Bang, Agnès Thurnauer place côte à côte deux figures anthropomorphes. Et elle décompose aussi des lettres, dont elle ne montre qu'une partie, que ce soit pour en faire des sculptures ou des peintures, voire le juste milieu que sont les *shaped canvases*, avec une forme évoluant les figures Moais de l'île de Pâques. Flirtant avec la rétrospective et incluant une dizaine de pièces réalisées pour l'occasion, dont le *tondo Emmanuelle Kant*, l'exposition propose une belle immersion dans un travail aussi surprenant que peu connu. On complètera la visite par un tour dans les salles de la collection du musée, avec un accrochage comme d'habitude très finement renouvelé. 55G



Big-Big & Bang-Bang #30 (2010), AGNÈS THURNAUER / PHOTO: FLORIAN KLEINFENN

Saint Phalle, Tinguely et Hultén, les anarchistes de l'art

Documentaire ▶ Sur Arte, un film retrace les liens entre les artistes Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely avec l'historien de l'art et commissaire d'exposition suédois Pontus Hultén.

Alors que s'est ouverte le 26 juin une vaste exposition au Grand Palais de Paris (à voir jusqu'au 10 janvier 2026), «Niki de Saint Phalle, Jean Tinguely, Pontus Hultén», la chaîne de télévision Arte propose à cette occasion un complément d'information avec *Niki de Saint Phalle, Jean Tinguely, Pontus Hultén, art, amour et amitiés* (52 minutes), de Sabine Jainski et Thorsten Ernst. Où le téléspectateur découvre le rôle capital que joua l'historien de l'art suédois et commissaire d'exposition Pontus Hultén (1924-2006) – il fut aussi le premier directeur



Une vue de la fontaine Stravinsky (1983) à Paris, réalisée par Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely. MEDEA FILM FACTORY/ZDF/ARTE

du Centre Pompidou à Paris et du Musée Tinguely à Bâle – dans le développement des projets, et donc des carrières, de Saint Phalle (1930-2002) et Tinguely (1925-1991), dont on célèbre le centenaire de la naissance.

Tout débute en avril 1966, lorsque Hultén invite Saint Phalle, Tinguely et l'artiste finlandais Per Olof Ultvedt (1927-2006) au Moderna Museet de Stockholm et leur confie une carte blanche avec une mission: montrer le résultat de leur collaboration au public début juin. Indécis, le trio ne trouve pas l'idée qui fera mouche. Et c'est Pontus Hultén qui débouche la situation. Et ils réalisaient une *Nana* géante? Emballés, les artistes, conçoivent *Hon/Elle* (*Une cathédrale*), soit une immense

femme allongée (23 mètres de long et 6 tonnes), jambes écartées, encinte et colorée, dans laquelle le public pénètre par son vagin. À l'intérieur, des œuvres de Tinguely et d'Ultvedt. Loin de faire scandale, l'installation génère un succès phénoménal, attirant une foule conquise. À la fin de l'été, les électrons libres détruisent *Hon/Elle*, pour échapper au circuit de l'art...

Anticonformistes, rebelles, anarchistes et libres, Saint Phalle et Tinguely tracent leur voie, jusqu'au *Jardin des Tarots* (en Toscane), jusqu'au *Cyclop* (à Milly-la-Foret), soutenus sans relâche par Hultén qui acheta leur travail, l'exposa et en fit la promotion sans jamais faiblir. **AURÉLIE LEBREAU/LA LIBERTÉ**

Sur arte.tv jusqu'au 19 septembre.